

BYRRH

VIN TONIQUE et APERITIF
RECOMMANDE AUX FAMILLES
VENTE EN 1912: 11.000.000 DE BOUTEILLES
L. VIOLET. - THUIR, FRANCE
Agents: PAUL GELPI & SONS, New Orleans

BYRRH

LETRE D'UN PARISIEN

Suite de la 1ère page.

Dans cette encyclopédie "Pascendi" on lit, en effet un passage que mon interlocuteur m'a mis sous les yeux et qui est ainsi conçu: "qu'à chaque revue il soit assigné un censeur qui devra parcourir en temps opportun chaque numéro publié et s'il y rencontre quelques idées dangereuses, en imposer aussitôt la rétractation."

Les papes ne parlent que de rétractation; nos censeurs qui opèrent sous les ciseaux toujours ouverts de M. Viviani vont beaucoup plus loin. Ils suppriment, c'est plus radical.

Pour le moment, nous attachons bien peu d'importance à tous ces menus inconvénients que nous supportons avec un esprit parfaitement résigné.

L'autre jour, j'avais l'occasion de causer avec un genseur, homme du monde, très bien élevé, d'une politesse exquise, le commandant L... de B..., fils d'un de nos anciens diplomates les plus distingués. Ils s'excusait, en termes plus que courtois d'avoir été obligé de couper un chapitre d'un de mes livres.

"Cela ne me gêne nullement, lui dis-je; vous faites votre métier avec conscience et moi le mien avec probité; je crois pouvoir dire ce que vous désirez qu'on lise. L'un de nous se trompe. Peut-être faisons-nous erreur tous les deux. D'ailleurs, vous ne me gênez pas; tout ce que vous coupez est mis de côté et je le publierai, dans un supplément, après la guerre, simplement qu'il s'ajoutera à l'ouvrage que vous émondez avec tant de peine."

Nous nous sommes d'ailleurs quittés les meilleurs amis du monde et pouvons bien le demeurer.

La Censure n'a pas coupé ce joli mot du "Ruy Blas" qui a défini Mme Béchoff, la maîtresse receveuse de Desclaux "Notre-Dame-des-Victuailles."

C'est un mot qui dans une cause qui ne l'est guère. JEAN-BERNARD.

SATION AUX DESERTEURS.

Le Conseil fédéral suisse vient de prendre un arrêté aux termes duquel il ne sera accordé aucune autorisation d'acquiescer la nationalité suisse aux ressortissants des Etats belligérants qui ont déserté pendant la guerre actuelle.

Il n'y a pas encore été pris jusqu'ici de mesure analogue à l'égard des réfractaires, mais tout porte à croire qu'ils seront placés sur le même pied que les déserteurs.

En outre, aux déserteurs, insoumis et réfractaires, le séjour sur le territoire suisse ne sera permis que moyennant qu'ils fournissent les preuves indiscutables qu'ils ont des moyens d'existence, exercent un métier sérieux, sans qu'il y ait aucune impitoyable expulsion. Ceux qui seront admis à rester devront se conformer à des prescriptions très sévères qui rendront la vie dure à cette catégorie spécialement odieuse d'indésirables.

LE 24 AVRIL DANS L'HISTOIRE.

1764—Jydah Monia, Juif Italien, est mort à Northborough, Mass. Agé de 82 ans. Il avait été converti et baptisé, et avait été le premier professeur de langue Hébraïque, au Collège Harvard.

1804—Le ministre Américain Livingston, en France, a demandé à être rappelé.

1914—L'Autriche a interdit l'émigration d'hommes au-dessous de 34 ans, à moins qu'ils fassent leur service militaire.

1914—Le Président Wilson a accepté l'offre des représentants diplomatiques de l'Argentine, du Brésil et du Chili, à Washington, pour régler le différend entre les Etats-Unis et le Mexique.

L'argent allemand séquestré.

On télégraphie de Tokio que la semaine prochaine partira en Mandchourie le premier échelon de la 17e Division d'Infanterie qui doit remplacer la 13e Division actuellement là-bas.

D'autre part, les autorités japonaises à Tsin-Tao ont séquestré, dans la Banque Germano-Chinoise, 1,500,000 yens. On croit qu'il y a encore dans cette Banque Germano-Chinoise, 1,500,000 yens qui appartiennent au Gouvernement allemand. L'ancien gouverneur de Tsin-Tao, Gunter, qui avait dissimulé des biens appartenant aux allemands, a été arrêté. (1 yen en or, vaut 5 fr. 27.)

Ruines de Tiahuanacu

Débris d'une ville préhistorique en Bolivie, Amérique du Sud

(Ecrit pour L'Abéille par M. John Barrett, directeur-général de l'Union Pan-Américaine, Washington, D. C.)

Une ville tellement vieille que même les connaissances légendaires des Incas, qui avaient conservé la trace d'une lignée non interrompue de rois remontant au XIe siècle, sont muettes au sujet de l'existence de ceux qui ont bâti une ville qui, il y a mille ans, était morte depuis si longtemps, que même les chansons, les contes et la tradition avaient oublié tout vestige de son histoire, lorsque Christophe Colomb découvrit le Nouveau Monde, telle est l'ancienne ville de Tiahuanacu, dont les ruines qui s'effritent, s'émiettent d'âge en âge, et se tourmentent un jour en poussière, mais à la vérité d'une manière très lente, se trouvent sur les bords méridionaux du lac Titicaca, en Bolivie. Le petit village actuel de Tiahuanacu se trouve sur la ligne de chemin de fer qui relie La Paz, capitale moderne de la Bolivie au port de Guayaquil sur le lac Titicaca; on peut y arriver en 2 heures environ, en partant de la ville dont nous venons de parler. Les ruines de l'ancienne ville de Tiahuanacu couvrent un espace d'environ un kilomètre et demi carré ne sont pas à plus de 80 mètres du village. Il n'y a dans l'édition française du Magazine mensuel de l'Union Pan-Américaine de Washington, District de Columbia.

Un voyageur qui s'arrête dans la petite bourgade et qui ne sait pas que les ruines sont si près, est très étonné de voir le grand nombre de belles pierres de taille qui sont insérées dans la maçonnerie des maisons de la ville la plus primitive, et quelques fois dans les murs de la ville moderne. Les pierres forment les parois d'un patio malpropre, entouré d'une haute couverture en chaume et le lambris de porte formé d'une pierre artistiquement sculptée. Dans les murs de la petite église catholique et dans ceux qui entourent son cimetière, et même dans le parage des rues, on peut voir ces pierres sculptées dont la surface s'est trouvée polie par l'usage. Le piedestal du calvaire qui s'élève devant l'église on est fait de chaque côté de l'entrée de l'enclos, on voit une idole en pierre sculptée dont les traits sont effacés par l'usage du temps, et au-dessus de la tête on voit l'effigie d'un homme qui se tient debout, les bras étendus, et au-dessus de sa tête on voit une couronne.

C'est ainsi que les ruines de l'ancienne ville ont contribué largement à fournir les matériaux nécessaires à la construction du borge d'aujourd'hui; et si l'homme qui ne voit que l'utilité de son assentiment à cette œuvre de destruction des restes des monuments artistiquement sculptés d'une ville dont tout vestige a presque entièrement disparu, l'archéologue lui, considère un tel fait comme une profanation. Le gouvernement bolivien a tout récemment voté une loi qui défend d'emporter ou de détruire d'une manière préméditée, ce que les mains des vandales ont laissé des ruines. Ces dernières se composent des restes de temples, de palais, de grands bâtiments formant ce qui fut jadis une grande cité très peuplée et très florissante. Il ne reste pas le plus petit vestige des maisons d'habitation de moindre importance dans lesquelles s'abritaient cette nombreuse population. Il est vrai qu'il n'y avait pas aussi solidement bâties, c'est probablement pour cela qu'à travers les âges, les agents destructeurs de la nature en ont eu raison.

Le problème qui se présente devant l'archéologue est celui-ci: comment une population aussi nombreuse pour pouvoir construire une ville si belle, si riche, dans une région si fertile? Les ruines sont situées à une altitude de 285 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur un plateau où un froid constant empêche le maïs ou autres céréales de mûrir. De nos jours, les pommes de terre, fèves et autres racines comestibles y croissent, mais cette région n'a qu'une très petite population de montagnards à pourvoir de vivres. Jadis, la ville s'étendait considérablement, les grands bâtiments étaient construits par d'habiles maçons. Une des pierres de cette époque a 11 mètres de longueur et 9 mètres 12 centimètres de largeur, elle pèse 70 tonnes; une autre a 7 mètres de longueur et 4 mètres de largeur et pèse 40 tonnes. Les ruines de l'ancienne Egypte que l'on voit à Tiahuanacu, le changement de pierre et la même en position de ces monuments indiquent qu'il y avait une population très dense, un gouvernement bien organisé et conséquemment une grande étendue de terre en culture, et que l'on disposait de moyens de transport en conséquence. La seule explication plausible est qu'un temps où Tiahuanacu était dans toute sa splendeur, les Andes se trouvaient à 700 ou 1,000 mètres plus bas qu'aujourd'hui. Les géologues disent que pendant les périodes jurassique et crétacée, les Andes n'existaient pas, et que par suite d'un soulèvement graduel, ces montagnes se sont formées dans des âges géologiques moins reculés. En se basant sur ces faits, on peut supposer que du temps de l'ancienne ville de Tiahuanacu, le maïs et les autres céréales poussaient dans le bassin du Titicaca suffisamment pour subvenir aux besoins de sa nombreuse population.

SUR LA CROIX DE GUERRE.

Du "Ruy-Bias" Il serait indispensable qu'un insigne quelconque fût, pour la Légion d'Honneur, une différence entre la croix gagnée sur le champ de bataille et celle que l'on aura décernée à des civils ou même aux militaires de carrière que l'on décore à l'ancienneté parce que leur tour est arrivé d'être décoré. Non pas, comme certains l'assureraient, que seules les décorations militaires auront désormais de l'importance, des civils rendent aussi de signalés services au pays et même à la défense Nationale et, si il est naturel de décorer un artiller ou dont les obs ont délogé une position ennemie, il est naturel aussi de décorer le savant sans qui cet obs serait peut-être resté un projectile inefficace; si le médecin major qui risque sa vie en soignant les

typhiques mérite la croix, celui qui inventant la vaccine antityphique a préservé des milliers de combattants, la mérite encore bien davantage. Mais, même dans ces cas, une distinction s'impose.

Trop de gens n'ont obtenu la croix d'un ministre que parce que leur femme lui avait montré la bannière; trop de gens furent décorés qui n'avaient d'autres titres que les démarches faites par des amis ou des protecteurs intéressés, trop nombreux sont ceux qui arborent le ruban rouge et à qui, il y a vingt-cinq ans, on n'eût même pas accordé les palmes.

Le sort de la Belgique

La discussion publique entre les partis politiques et les journaux d'outre-Rhin, sur la question de savoir si la Belgique doit être ou non annexée à l'Empire, montre l'état d'inconscience qui règne encore dans certaines portions de l'Allemagne.

L'élite du pays n'a plus que de maigres illusions sur l'issue de la guerre, mais le peuple, la petite bourgeoisie, les journaux mal informés, ou qui veulent tenir leurs lecteurs sous pression, restent dans le sillage du mensonge initial du Kaiser.

D'ailleurs, il ne faut pas savoir le moindre gré aux quelques socialistes allemands qui protestent d'une façon plus ou moins énergique contre la suppression de la nationalité belge. Par exemple, le "Vorwaerts" n'a pas l'air de tenir beaucoup à rayer la Belgique de la carte d'Europe. Nous serions, en France, de pitoyables dupes, en nous laissant prendre à ces nuances. Ne commettons pas, pour les socialistes d'Allemagne, la même erreur que nous avons failli commettre pour les Bavarois au début de la guerre. Ceux-ci porteront, autant que leurs compagnons d'armes, la lourde responsabilité de tant d'horreurs, et ils nous doivent des comptes parricidaux; ceux-là sont de mortels ennemis de notre civilisation et de notre idéal national, au même titre que les conservateurs de la Silésie ou les hobereaux du Brandebourg.

El peut-être, par cette communauté des sophismes économiques et humanitaires qu'ils ont avec nos socialistes, offrent-ils un danger plus grave et plus certain. Il me semble, en effet, que certains socialistes français, d'un si fervent patriotisme jusqu'ici, commencent à osciller à mesure que la guerre se développe et qu'ils ne peuvent plus adapter le marxisme à ces réalités nouvelles qui les pressent de toutes parts.

Pour nous, quand nous serons tentés de voir dans les socialistes allemands de moins cruels adversaires, pensons aux Bavarois! Et dans cette abominable discussion qui se poursuit là-bas sur le sort de la Belgique, disons-nous que l'opinion du "Vorwaerts" n'a pas plus de valeur que celle de la "Gazette de Cologne" et du "Berliner Tageblatt".

La violation du territoire de cette noble nation est une honte impérisable pour tous les barbares qui y ont consenti, et dont aucun à ce moment n'a protesté. Le souvenir ne s'en effacera qu'après une longue suite de générations et, tant qu'un soldat allemand restera sur le sol belge, l'image de la paix, même confuse et lointaine, ne peut apparaître dans un cerveau français.

Hors de cette doctrine, il n'y a que des paradoxes à fond de lâcheté et de la trahison inconsciente. ALFRED CAPUS, de l'Académie française.

LE LIVRE DU PROFESSEUR BEDIER EN DANEMARK.

Copenhague. — Le livre du professeur français Bedier qui a dépouillé les carnets de nombreux soldats allemands tués, est fort discuté dans la presse et on a fait sur lui des conférences devant un nombreux public. La figure 4 du livret reproduit, en fac-similé, une feuille du carnet du soldat Philipp, dont M. Bedier a traduit la teneur. A la fin de le feuillet se trouvaient quelques signes que ni M. Bedier, ni les professeurs qui ont fait des conférences ici n'avaient pu déchiffrer. Ce sont des signes de sténographie allemande, peu connue en France, on a pu arriver à les traduire ici et à en donner la signification qui est celle-ci: "Hauptmann Hammann war behrinnen" (Le capitaine Hammann était saoul).

Le soldat a raconté sans hésitations toutes les atrocités inhumaines commises par ses camarades, mais il n'a pas osé dire que son capitaine était ivre et, pour cela il a eu recours à la sténographie ce qui prouve l'emprise de la discipline allemande sur ces cerveaux frustrés.

Les Prisonniers

Le "Journal de Genève" publie le récit de la visite que fit M. Pierre Maurice au camp de prisonniers de Lechfeld (Bavière). Ce récit est assez rassurant sur la nourriture accordée aux prisonniers français et russes qui sont gardés à Lechfeld.

Chaque prisonnier reçoit 500 grammes de pain par jour (750, s'il participe aux travaux de la terre); son ordinaire se compose: le matin de café, chocolat ou soupe; à midi, repas chaud (soupe, viande, légumes et pommes de terre); le soir, soupe avec viande ou charcuterie. Les hommes employés aux travaux de campagne, reçoivent un supplément de nourriture à 10 heures du matin et à 4 heures. La messe est célébrée quotidiennement, et le dimanche, il y a culte pour les protestants.

M. Pierre Maurice était chargé d'apporter un fort lot de vêtements chauds; qui, comme on le pense, furent reçus avec enthousiasme. Il fut témoin, dans les baraquements réservés aux Russes, d'une scène attendrissante qu'il raconte ainsi:

Vers sept heures, nous nous acheminons vers un grand baraquement, occupé uniquement par les Russes. A mesure que nous approchons retentissent, de plus en plus distincts, des chants liturgiques. Nous pénétrons dans le vaste enclos: quel spectacle saisissant! Debout, les yeux levés au ciel, dans une attitude de profond recueillement, ces centaines d'hommes chantent leur prière du soir, chœurs à plusieurs parties alternant avec des soli, le tout d'une justesse étonnante.

Le reflet des lanternes posées au pied des lits donne un aspect fantastique à toute cette scène. Ces visages éclairés à toute cette scène, ces visages éclairés d'en bas respirent une foi ardente. Rien ne les trouble ou ne les distrait dans l'accomplissement de ce devoir religieux, et chaque soir, à la même heure, un dit l'officier qui nous accompagne, une lieue la même cérémonie. Les types les plus divers sont rassemblés là: depuis le Russe blond aux yeux d'enfant, au regard clair et limpide, jusqu'au petit Mongol noir. Tous, dans un même élan, chantent à la Vierge, au Tsar, à la patrie. J'ai trouvé cela profondément émouvant.

M. Pierre Maurice nous rassure également sur les soins qui sont donnés aux prisonniers blessés. Espérons de tout notre cœur qu'il n'a pas été trompé.

Mélancolie. Dans le "Berliner Tageblatt", le major Mohrart termine un article, où il commente les résultats de la bataille en Champagne, par cette phrase d'une mélancolie caractéristique: "Beaucoup de tombes de héros seront encore creusées avant que "le but, la paix", soit atteint. Puisse cette paix mettre l'Allemagne dans une situation politique et militaire qui vaille tous ces sacrifices!" Ce souhait du critique militaire allemand ne sera pas exaucé. L. L. LISEUR.

Le roi de Saxe et sa femme.

Des renseignements venus de Munich, il résulte que le roi de Saxe, Frédéric-Auguste, qui a eu de récents entretiens avec le Kaiser, a fait visite, à Salzbourg, à la grande duchesse de Toscane, sa belle-mère; on croit qu'au cours de cette visite il a été question de la reprise des relations avec l'ex-princesse de Saxe, aujourd'hui Mme Toselli. Le roi de Saxe qui avait un profond amour pour l'ex-princesse ne serait pas opposé à la reprendre après la guerre; il abdiquerait la couronne au bénéfice de son fils.

Le Temps

BULLETIN METEOROLOGIQUE OFFICIEL.

Observations prises vendredi à 8 heures du soir.

SAMEDI 24 avril.

Prediction pour la Nouvelle-Orléans et les environs. — Temps clair; vents frais du Sud-Est.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Temperature (7 a.m., 9 a.m., 11 a.m., 1 p.m., 3 p.m., 5 p.m.) and Wind (Direction, Force). Includes a note about the table's purpose for the day of April 24, 1915.

Prohibition, the Obstacle to Real Reform

By the Reverend William A. Wasson

From Pearson's Magazine.

(Continued from yesterday.)

Liquor legislation must necessarily follow one of two general policies. It may aim at the abolition of the liquor traffic, or at the regulation of the traffic. These two policies are extreme opposites at every point and in every feature. The object of one is to kill, that of the other is to cure. It is on this broad question of general policy that the people are divided to-day.

No legislative system has ever been more extensively nor fairly tested than that of prohibition. During the last sixty years it has been tried on the state-wide scale in many different sections of the country and under the most diverse social and political conditions, the periods of trial ranging from three years in Nebraska to fifty-three years in Vermont. By its record, by what it has done and by what it has not done, prohibition must be judged. On every page of that record, from beginning to end, are written the words failure, folly, farce. Nowhere and at no time, in all its history, has prohibition accomplished a single one of its avowed objects: Nowhere has it abolished the liquor traffic; nowhere has it prevented the consumption of liquor nor lessened the evil of intemperance. Neither as a state-wide system nor under Local Option has prohibition ever made the slightest contribution toward the solution of the liquor problem. The one solitary service that it has rendered to society is that of furnishing a warning example of the supreme folly of attempting to legislate virtue into men's lives.

There could be no stronger evidence of the failure of prohibition than the fact that seven of the eight states that adopted the system fifty years ago, have since abandoned it and gone back to the policy of license and regulation. The people of these states adopted prohibition in good faith. They honestly and earnestly desired to wipe out intemperance. They realized that intemperance was directly or indirectly the cause of much crime, poverty and disease; that it was a financial burden on the state; and that it was a hindrance to material prosperity and to moral progress. They thought it was a better policy to abolish than to license and regulate a traffic that seemed to them to be the root and source of this evil.

Now, to claim that prohibition was even measurably successful in these states, that it accomplished even a little good, is to insult the intelligence of the people of New England. No sensible person can believe that these seven states would have deliberately repudiated a system that they had adopted in high hopes and with high moral

purpose, if they had found that that system was making for sobriety, prosperity and good citizenship.

In view of the fact that it is always easier to secure the enactment than the repeal of laws of a reputed moral purpose, the repudiation of prohibition by these states is all the more significant. The only conclusion consistent with reason and common sense is that the people, after years of bitter experience found that they had built on false hopes, and that conditions were not only no better but far worse under prohibition than they had been under the license system. It is also very significant that the states that were swept off their feet by the prohibition wave fifty years ago, are among those states that are being least affected by the present agitation. And even Maine, which is the only one of these states that has retained prohibition all these years, is actually showing unmistakable signs of genuine repentance. It is conceded on all sides that a decisive verdict against prohibition would have been rendered at the last state election in Maine, when resubmission was a prominent issue, if it had not been for the fact that it was a presidential year. Prohibition is generally least popular where it is best known.

If prohibition really prohibited, the fact ought to be reflected in the figures of the U. S. Revenue Department. But, according to the government reports, the use of alcoholic liquors actually increases with the spread of prohibition. In 1893, the year the Anti-Saloon League was organized, the per capita consumption of malt and spirituous liquors in the whole country was 16.6 and 1.46 gallons respectively. In 1909, when only six million people were living under prohibitory laws, the figures were 15.8 and 1.11. In 1907, when approximately 36 million people were living in "dry" territory, the figures had risen to the high-water mark, 22.0 and 1.58. The report of 1908 shows a decrease of about 10 per cent. in spirituous liquors as compared with 1907, while the consumption of malt liquors was about the same for both years. Thus we are confronted with the remarkable fact that, in 1908, when the prohibition wave had reached enormous proportions and was wiping out saloons at the rate of 11,000 a year, the American people consumed more liquor per capita than they did in any previous year since 1893, the year 1907 alone excepted.

(To Be Continued Tomorrow.)

AMUSEMENTS
Orpheum
Phone Main 233
PRIX: Matinée, 2:30... 10 à 15c
Soyez, 7:15... 10 à 15c
MATINEES TOUTS LES JOURS
GUS EDWARDS (Himself) and His SONG REVUE
Eleanor Haber & Co.
M. et Mme Jimmy Barry
Moore & Hauger
Albert & Irving
Daily English Trio
Orpheum Travel Weekly
Orpheum Orchestra

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de Toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures et ferme le dimanche. Cais des rues Dauphine et Bienville, à deux blocs de la rue du Canal, 3ème District.
En faisant vos commandes mentionnez l'Abéille, S. V. P.

F. A. BRUNET
IMPORTATEUR DIRECT
HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLIER
313 RUE ROYALE 313
ALLIANCES ET BAGUES DE MARIAGE EN TOUT GENRE
La Seule Grande et Unique Maison Française à la Nouvelle-Orléans.
Venez visiter et vous rendrez compte par vous-même du prix de nos marchandises pour lesquelles je défie toute concurrence.
Les ordres de la campagne sont sollicités.
PHONE MAIN 4360.
En faisant vos commandes mentionnez l'Abéille, S. V. P.

CHARBONS
COKE POUR GAZ ET FONDERIE
W. G. COYLE & CO., Inc.
337 RUE CARONDELET
PHONE MAIN 2126
En faisant vos commandes mentionnez l'Abéille, S. V. P.